

CLAUDE ROUX

# L'étrange Agnès



BeQ

**Claude Roux**

Diane la belle aventurière # 157

**L'étrange Agnès**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 525 : version 1.0

# L'étrange Agnès

Collection *Diane la belle aventurière*  
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

# I

La voiture roulait sur le chemin de retour vers la ville, et les deux personnes qui l'occupaient semblaient soucieuses.

La femme ne parlait pas, se contentant de regarder droit devant elle la route qui s'éclairait à la faveur des phares.

Elle ouvrit la bouche pour dire :

– Tu ne vas pas un peu trop vite ? fit madame Lucien Gauthier.

– Laisse-moi faire, lui répondit son mari.

– Je suis nerveuse.

– Moi aussi.

La raison de cette inquiétude chez le couple était simple puisqu'il s'agissait de leur enfant, une jeune fille de dix-sept ans à peine.

La jeune fille leur avait téléphoné pour leur

apprendre :

– Je suis en danger, maman.

– Comment ça ?

– Je ne peux parler maintenant.

– Alors comment veux-tu que je sache que tu es mal prise ?

– Il faut que vous veniez.

– Aller te voir là-bas ?

– Oui.

– Écoute, ce n'est pas à la porte, tu sais.

– Je le sais mais c'est très important.

– Bon, je vais en parler à ton père.

– Faites vite, au revoir.

– Au revoir.

La ligne était coupée :

– Pourquoi a-t-elle fermé la ligne si vite ? se demanda la femme.

Le mari revint de son travail et son épouse aborda le sujet pendant l'heure du, souper.

– Ah ! fit-il après avoir été mis au courant de la chose.

– Tu crois que nous devrions y aller ?

– Sans doute, nous partons après le souper.

– Et ton travail de demain ?

– Je n'irai pas, c'est simple.

Et c'est ainsi qu'ils s'étaient retrouvés, à minuit, dans l'auto qui filait très vite sur la route noire.

– Je ne peux voir cependant ce qu'il pourrait y avoir de dangereux chez ton frère, fit la femme.

– Moi non plus mais elle n'a pas raccroché si vite pour rien.

– C'est ce qui me tracasse le plus.

– Moi aussi.

\*

La jeune fille, Agnès Lanthier, avait refermé la communication rapidement en entendant des pas

près de la porte de la chambre. On frappa et  
Agnès demanda :

– Qui est là ?

– Tante Léda.

– La porte n'est pas verrouillée.

La femme pénétra dans la pièce,

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien, fit Agnès.

– Tu as l'air toute drôle.

– Mais non, je n'ai rien.

– Je crois que tu te tracasses avec quelque  
chose.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Tu as changé beaucoup depuis quelque  
temps.

– Vous me dites ça dix fois par jour.

– C'est que je m'inquiète de ta santé.

La jeune fille ne dit rien.

– Mon oncle est sorti ?

– Oui.

– Je voulais qu’il m’amène au village ce soir.

– Il n’avait pas le temps.

– Pourtant il m’a dit cet après-midi qu’il était libre.

– Il a dû penser à la dernière minute qu’il avait quelque chose à faire, fit la tante.

– Oui, sans doute.

Bientôt les deux femmes entendaient la porte d’en bas qui s’ouvrait et se refermait.

– Tiens, ton oncle est revenu.

– Peut-être pourra-t-il m’amener ?

– Tu le lui demanderas.

– Sûrement.

L’homme était dans la cuisine lorsqu’il entendit les cris de sa femme. Il eut à peine le temps de bouger que son épouse arrivait au bas de l’escalier en disant :

– Ta nièce n’est pas normale...

La femme avait sa blouse déchirée et se

cachait du mieux qu'elle pouvait.

- Elle m'a attaquée ?
- Pourquoi ?
- Est-ce que je sais, moi.
- Je vais aller la voir.

L'oncle monta au deuxième et ne frappa pas à la porte. Il entra tout simplement. La jeune fille était sur son lit et le regardait :

- Alors ?
- Alors quoi ?
- Tu as attaqué ta tante ?
- Non, c'est elle qui m'a giflée.
- Pourquoi ?
- Je n'en sais rien, mais je me suis défendue.

Il ne savait que penser. Laquelle des deux femmes mentait ?

Il n'aurait osé ne pas faire confiance à sa femme, mais d'un autre côté sa nièce n'avait pas l'habitude de mentir.

- Bon, je te reparlerai.

Au rez-de-chaussée il rejoignit sa femme pour lui poser la question :

– Alors ?

– Quoi encore ?

– Laquelle des deux est la vraie version ?

– Comment, tu préfères la croire plutôt que moi ?

– J'aimerais bien avoir deux versions semblables, pas vrai ?

– Prends donc celle que tu voudras.

Elle était à changer de blouse et son mari la regarda. Elle était vraiment bien faite et ses formes fermes n'avaient jamais nécessité de soutien-gorge.

– Léda, tu n'es pas laide.

– Laisse-moi, je n'ai pas la tête à ça.

– Et moi...

– Retiens-toi.

– Je ne t'ai pas marié pour que tu me fasses des réponses semblables, il me semble, fit

l'homme.

Elle soupira en pénétrant dans la chambre et l'oncle d'Agnès la suivit de près.

Une demi-heure plus tard Agnès demandait à son oncle s'il était libre :

– Tiens, c'est vrai, tu voulais aller au village.

– Si vous pouvez.

– Je te l'avais promis.

– Tout de suite ?

– Si tu veux.

L'oncle partit avec sa nièce tandis que la tante retournait dans sa chambre.

\*

Diane Roy prenait de plus en plus des forces se rétablissant des faiblesses qu'elle avait eues plus tôt ce mois-là à la suite d'une couple d'aventures périlleuses.

– Alors ça va mieux, la belle ?

– Mais Julius, je me sens très bien.

Julius Monet était un colosse qui ne quittait pas Diane et l'aidait dans ses aventures.

– Tant mieux.

Il y eut un court silence :

– Et Michel ?

– Plus jamais, après ce qu'il m'a fait.

– Il sort encore avec cette fille ?

– Oui.

Michel Dupuis était un jeune journaliste qui avait travaillé jadis avec la belle aventurière et avec laquelle il avait eu quelques aventures sentimentales qui les avaient liés l'un à l'autre pendant un certain temps.

– Elle est belle, fit Diane.

– Pas tant que toi.

– Il doit me manquer quelque chose.

– Tu sors toujours avec Yvan ?

Yvan Pascal était un jeune et beau lieutenant à la sûreté municipale.

– Oui.

– Il t’aime ?

– Je me le demande.

Julius la regarda :

– Pourtant depuis le temps qu’il te court après.

– Je me demande si c’est de l’amour.

– Ça serait quoi ?

– Peut-être parce que je l’aide beaucoup dans ses enquêtes.

– Ça me surprendrait.

– Dans ce cas qu’est-ce que ce serait ?

– Peut-être de l’admiration pour toi.

– Pour moi ?

– Ne sois pas humble inutilement. Tu fais un travail fantastique chaque fois qu’une enquête te tombe dans les mains.

– Je suis chanceuse.

– Tu t’enlèves ton crédit.

Le téléphone se fit entendre :

- Oui allô ?
- Ici, Yvan.
- Ça va ?
- Oui, nous avons une invitation.
- Tant mieux, ça nous changera les idées.
- Tu acceptes ?
- Bien sûr.
- Bon, c'est pour après demain.
- D'accord, où allons-nous ?
- Michel vient de s'acheter une maison dans le nord, il veut que nous allions voir ça.
- Michel Dupuis ?
- Mais oui.
- Et tu m'offres ça à moi ?
- Pourquoi pas ?
- Tu sais très bien que...
- Voyons Diane, il faut oublier ça.
- Non.
- Fais un effort.

– NON.

– Bon, tant pis je vais annuler.

– Fais donc ça.

Il raccrocha un peu brusquement.

– Il est contrarié parce que je ne veux pas aller chez Michel Dupuis, fit l'aventurière.

– Il est drôle, lui.

– Michel vient de s'acheter une maison dans le nord.

– Ah !

Le colosse devint sérieux.

– Qu'est-ce que tu as ? fit Diane.

– Je pense...

– Mais à quoi ?

– À Michel.

– Ah ! fous-moi la paix avec lui.

– Je me demande si...

– Bien, dis-le une fois pour toute.

– S'il vient de s'acheter une maison, ce n'est

pas pour rien.

– Ah !

– Il doit avoir des projets sérieux.

Diane regarda son ami Julius avec des yeux qui demandaient :

– Tu crois ?

– J'en suis certain, un jeune homme ne s'installe pas ainsi sans avoir quelque chose dans la tête.

– Sûrement.

– Tant mieux comme ça, tu arrêteras d'y penser.

– Ouais, ça ne lui aura pas pris de temps à m'oublier.

– Tu devrais en faire autant.

– J'essaie.

Diane servit deux cognacs :

– Tiens on prend ça et on va voir Yvan.

– Comme tu voudras.

La grosse Cadillac de Julius était à la porte.

Archibald Cooper, propriétaire du journal La Trompette pour lequel Diane Roy travaillait quelquefois, avait fait ce cadeau après que Julius eut laissé démolir sa propre voiture pour sauver les intérêts de Cooper.

– Je voulais m’acheter une autre voiture ordinaire mais il a insisté pour que je prenne cette Cadillac.

– Bah ! il a les moyens d’acheter la compagnie entière.

– Pour ça oui.

Plus tard, la voiture de Julius s’immobilisait devant les bureaux de la station de police centrale de Montréal.

Diane sourit devant la porte du bureau de son ami Yvan Pascal :

– Lieutenant-détective...

– C’est une belle promotion.

– Je te crois.

– Et c’est encore à toi qu’il doit ça.

– Hum, hum...

Le nouveau lieutenant-détective se leva pour recevoir ses amis :

– Ça me fait plaisir de vous voir.

– Nous aussi.

– Vous prenez quelque chose ?

– Non merci, on vient de prendre un cognac.

– Je finis mon travail dans une demi-heure.

– Et après ?

– Je suis libre.

Il avait dit ça en regardant Diane.

– On sort ?

– Bon, alors mes enfants, je vous laisse aller, fit Julius.

– Tu peux venir avec nous, tu sais, fit Yvan.

– Je veux vous laisser un peu d'intimité.

– Comme tu voudras,

– Je vais aller voir un film qui me tente depuis quelque temps, fit le colosse en se levant.

– On se revoit bientôt ? fit Diane.

- Sûrement.
- Au revoir.
- C'est ça, à bientôt,

\*

Pendant ce temps, dans le nord :

- Dis, tu viens ?
- Ça ne me dit rien.
- Oh ! moi non plus, tu sais, mais il le faut bien.
- Dans ce cas, allons-y.

Les deux constables du village montèrent dans la voiture de patrouille, autrement dit une auto privée, sans inscription aucune comme la chose se voit souvent dans les villages et se dirigèrent vers la demeure des Lanthier, un peu à l'extérieur de la place, une maison très jolie, à deux étages.

- Ils sont sûrement riches...
- Ça, il n'y a pas de doute.

- C'est son frère à lui ?
- Ouais.
- Comment lui apprendre la chose ?
- On va le lui dire carrément, c'est tout.
- J'aime pas les crises d'hystérie.
- Moi non plus, tu sais.

Les deux hommes se retrouvèrent bientôt près de la maison des Lanthier.

- Tiens, il n'est pas allé travailler ce matin.
  - Comment le sais-tu ?
  - Tu ferais un pauvre détective.
  - Comment ça ?
  - Tu ne vois pas que sa voiture est dans l'entrée de cour.
  - C'est pourtant vrai.
  - Arrive, on donne un coup de cœur.
  - Ouais...
- Puis le plus jeune dit :
- C'est toi qui parles le premier.

– Heu...

– Quoi heu... ?

– C'est que je voulais justement te laisser prendre de l'expérience, fit le plus vieux des deux.

– Oh yes ?

– Mais oui, voyons...

– Dis plutôt que ça ne te chante pas plus qu'à moi.

– Il faut que tu t'habitues, tu sais.

– Laisse faire, plus tard.

Ils sonnèrent à la porte de la maison.

– Messieurs ?

– Madame Lanthier ?

– Oui c'est moi, quelque chose que je puis faire pour vous ?

– Police.

– Ah !

– Votre mari est ici, je croîs ?

– Il est dans son bureau.

- Nous pouvons le voir ?
- Il a fait quelque chose ?
- Mais non.
- Ah ! bon, j’aime mieux ça.
- Si vous nous permettez...

Ils entrèrent pendant que la femme allait chercher son mari qui était au bureau.

- Deux policiers veulent te voir.
- Pourquoi ?
- Tu le leur demanderas, je n’en sais rien.
- Dis-leur de passer ici.
- Tout de suite.

Elle revint bientôt avec les deux hommes.

- Voilà, messieurs...
- Monsieur Lanthier ?
- Moi-même, veuillez vous asseoir.
- Merci.

La femme restait toujours dans la porte et les constables semblaient mal à l’aise.

– Léda, laisse-nous, tu veux ?

– Excuse-moi.

Après le départ de Léda, le plus vieux des deux constables dit à monsieur Lanthier :

– J’ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre.

– De quoi s’agit-il ?

– De qui plutôt.

– Alors ?

– Votre frère a eu un accident.

– Ah !

Il y eut un silence.

– Grave ?

– Oui.

– Est-ce qu’il est...

– Oui, il est mort, monsieur.

– Lucien...

L’homme était pâle, il se tint le cœur un moment puis demanda :

- Vous prenez quelque chose ?
- Certainement, fit le plus jeune.
- Cognac ?
- Avec plaisir.

Peu après le constable expliquait :

- Votre frère a dû perdre le contrôle de la voiture car elle a roulé dans la rivière.
- Et ils se sont noyés ?
- Oui.
- Pauvre Lucien.
- Ils s'en venaient vous faire une visite ?
- Je n'en savais rien, mais puisqu'ils se dirigeaient vers ici, ce doit être ça en effet.
- Ils sont actuellement au poste de police, nous attendons la police provinciale qui vient faire enquête.
- Pourquoi ?
- Simple routine sans doute.
- Je vois.

Les constables partirent et monsieur Lanthier

promit d'aller les retrouver au poste après avoir prévenu sa femme de ce qui s'était passé.

– Nous vous attendrons là-bas.

– C'est ça, messieurs.

Puis à sa femme l'homme expliqua :

– Mon frère s'est tué.

– Hein ?

– Hier soir, il semble.

– Mais pourquoi ? fit la femme.

– Oh ! il ne s'est pas suicidé, il s'est tué dans un accident.

– Pauvre Agnès...

– Oui, c'est elle la plus à plaindre.

– Tu vas lui annoncer la nouvelle ?

– Je ne crois pas, elle est trop bizarre de ce temps-ci. Elle est très nerveuse, je crois que je vais demander le curé.

– Fais donc ça ?

– Et toi, tu pars ?

– Oui, je vais identifier les corps de Lucien et

de sa femme.

– Tu pars pour Montréal ?

– Pas du tout, ils sont ici, au village.

– Ah ?

L'homme partit tandis que Léda téléphonait au presbytère du village :

– Monsieur le curé ?

– Oui.

– Ici, madame Lanthier...

– Tiens, comment allez-vous, chère madame ?

– Ça ne va pas bien du tout, monsieur le curé.

– Racontez-moi ça.

Elle expliqua au religieux ce qui arrivait et le brave homme promit d'être là aussitôt que possible.

– Merci, monsieur le curé.

– Mais c'est mon devoir, ne me remerciez surtout pas.

Peu après le curé était dans la maison des Lanthier et demandait à voir Agnès.

– Elle est en haut dans sa chambre.

– Elle ne sait rien encore ?

– Non.

– Bon je vais la voir.

– Je vais avec vous.

– Non, laissez-moi seul avec elle, ça vaudra mieux.

– Comme vous voudrez.

Agnès répondit quand on frappa à la porte de sa chambre et fut un peu surprise :

– Monsieur le curé !

– Bonjour, mon enfant.

– Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

– Ma visite ne vous fait pas plaisir ?

– Certes mais...

– Je voulais parler un peu avec vous.

– Veuillez vous asseoir.

– Merci, mon enfant.

Il regarda Léda qui referma la porte de la

chambre en se retirant.

Agnès demanda :

– Ce n'est pas encore le temps des visites de paroisse ?

– Non...

– Donc il se passe quelque chose...

– Il vous faudra être très courageuse.

– Qu'est-il arrivé ?

– Bien...

– Mes parents ?

L'abbé fit signe que oui.

– Ils ne sont pas...

– Dieu les a rappelés, ma petite.

– Non...

– Courage...

– NON... Non, je ne veux pas.

– Pleurez, ça vous fera du bien.

– Papa, maman...

Elle pleura et tout à coup elle se mit à dire

d'une voix forte :

– Ils les ont tués..

– Pardon ? fit le prêtre.

– Ils les ont tués.

– Mais voyons...

– J'en suis certaine.

– Vous n'avez pas le droit de dire des choses  
comme ça.

– Les infâmes...

– Mais de qui parlez-vous ?

Elle le regarda dans les yeux et dit :

– Mon oncle et ma tante...

– Quoi ?

– Ils l'ont fait exprès.

– Calmez-vous, vous ne savez pas ce que vous  
dites.

La porte s'ouvrit et la tante parut.

– Répète ce que tu viens de dire.

– Je vous en prie, madame.

– Répète-le.

– Vous les avez tués, vous êtes des assassins.

Agnès se jeta littéralement sur celle qui était sa tante et se mit à lui tirer les cheveux, et à la griffer.

– Mais mon enfant, soyez raisonnable, fit le curé.

– Les meurtriers...

Bientôt le prêtre parvint à maîtriser la jeune fille et invita la femme à quitter la chambre.

– Depuis quelque temps elle devient de plus en plus dangereuse, monsieur le curé, fit la tante d’Agnès.

– Elle est un peu nerveuse, tout simplement.

– Je vais certainement y voir, ça ne peut durer.

– Je vous conseillerai avec plaisir de ce côté-là, fit le prêtre.

– Qu’elle sorte d’ici, cria Agnès.

– Je vous en prie, madame.

– Oui, oui, je sors.

\*

Bientôt la police provinciale faisait son entrée dans le petit village du nord et se dirigeait immédiatement au poste de police où le capitaine Daigneault demandait :

– Qui a transporté les corps jusqu’ici ?

– C’est nous autres, fit un constable.

– Vous deux ?

– Oui.

– Vous êtes des imbéciles.

– Mais...

– J’ai dit...

Les deux constables se regardèrent et le plus jeune risqua à l’endroit du supérieur :

– Qu’est-ce qu’on a fait de mal ?

– On ne touche pas à des cadavres tant que la police n’est pas arrivée, fit le capitaine Daigneault.

- Et qu'est-ce que vous pensez que nous sommes ?
- Je veux dire la police provinciale.
- Ah ! bon.
- Où sont-ils ?
- Si vous voulez me suivre. Vous n'avez pas de chef ?
- Bien certain qu'on en a un.
- Il n'est pas ici ?...
- Non, il est avec les gars du garage.
- Comment, les gars du garage ?
- Ils sont en train de sortir la voiture de l'eau.
- Ah ! parce que la voiture est dans l'eau ? fit Daigneault.
- Ben oui, s'impatienta le jeune constable.
- Il fallait pas y toucher, idiots.
- Ça, vous le direz au chef.
- C'est lui qui a décidé ?
- Certain.

Le capitaine était dans tous ses états.

Ils se dirigèrent vers le fond de la salle où se trouvaient dans un coin par terre, deux corps recouverts d'un drap.

– Enlevez-moi ça, fit le capitaine.

– Oui, monsieur.

– Et appelez-moi par mon grade, jeune homme.

Le jeune constable se tourna vers son compagnon en demandant à voix basse :

– Qu'est-ce qu'il est ?

– Capitaine, murmura l'autre.

– Oui, mon capitaine... fit le jeune.

Le médecin-légiste qui accompagnait l'escouade du capitaine Daigneault se pencha sur les victimes de l'accident et se livra à un examen sommaire.

Puis il se releva en demandant :

– Il y a bien un médecin dans la place ?

– Oui, monsieur.

– Il faut faire transporter les corps dans sa salle d'examen, demanda le toubib au capitaine.

– Certainement, docteur.

Le capitaine donna des ordres en conséquence

– Ce sera fait.

– Merci bien.

Et Daigneault décida d'aller faire un tour à la maison de celui qui était le frère de Lucien Lanthier, et qui avait eu du mal à répondre aux questions de l'officier à cause des sentiments qu'il ressentait.

– Venez chez vous, vous serez plus à l'aise, dit Daigneault à Lanthier.

– Oui, c'est vrai.

– D'autant plus que vous nous présenterez cette nièce dont vous nous parlez depuis tout à l'heure.

– Oui, capitaine.

– Elle doit avoir beaucoup de peine.

– Je ne le sais pas, ma femme devait lui apprendre la nouvelle seulement après mon

départ. Je ne doute pas qu'elle soit dans tous ses états car elle aimait bien ses parents.

– Mais pour quelle raison ne vivait-elle pas avec ses parents ?

– Ils étaient toujours en voyage. La plupart du temps du moins et la petite refusait d'aller au couvent.

– Je vois, allons-y.

À la maison des Lanthier, la jeune fille était encore en haut avec le curé de la paroisse lorsque le policier entra avec l'oncle d'Agnès.

– Léda ?

– Oui ?...

– Je te présente le capitaine Daigneault de la police provinciale.

– Enchantée monsieur...

– Moi de même, madame.

– Il y a aussi ma nièce...

– Allez la chercher.

– Certainement, fit l'oncle.

Il grimpa au deuxième et demanda :

– Tu es là, Agnès ?

La porte s'ouvrit.

– Monsieur le curé...

– Bonjour monsieur Lanthier, votre femme...

– Oui je sais, mais il y a quelqu'un qui veut voir Agnès en bas.

– Je ne veux voir personne, fit la jeune fille.

– Voyons ma petite, tenta le prêtre.

– PERSONNE, fichez-moi la paix.

L'oncle faillit voir rouge.

– Agnès, je te dis de...

– Du calme mon ami, Agnès va descendre.

– NON, fit-elle.

– Qui veut la voir, monsieur Lanthier ? demanda le curé.

– La police provinciale.

– La police ? fit le prêtre.

– Oui, simple question de routine évidemment.

Agnès regarda son oncle.

– La police, pour moi ?

– Oui, qu’y a-t-il de si curieux à ça ?

– Oh ! rien, je suis si contente.

– Mais Agnès.

– Laissez-moi passer.

– Qu’est-ce qui lui prend ?

– Je n’en sais rien, fit le curé.

– La police, fit Agnès en descendant l’escalier.

– Ma grand foi elle devient folle.

– Voyons, monsieur Lanthier.

Agnès était devant Daigneault et demandait :

– C’est bien vrai ?

– Pardon ? fit l’autre sans comprendre.

– Vous êtes de la police ?

– Mais oui.

– Que je suis heureuse.

– Ah oui ?

– Vous arrivez bien, ils ont tué mes parents.

– Hein ?

– Je le sais, j'en suis certaine.

– Mais expliquez-vous, mademoiselle.

– Ils les ont tués pour mettre la main sur la tutelle.

– Tiens, tiens...

L'oncle intervint :

– Ne l'écoutez pas, voyons.

– Taisez-vous, fit le capitaine.

– Elle est tellement nerveuse depuis quelque temps, fit la tante.

– J'ai demandé le silence, dit Daigneault.

– Bon, mais...

Le capitaine demanda :

– Alors, petite...

– Je sais qu'ils en veulent à mon argent.

– Quel argent ?

– Mes parents morts, je deviens héritière de la fortune de mes grands-parents, et c'est ça qu'ils veulent.

– Ah !

– Je veux partir d’ici. Ils vont me tuer à mon tour, car après moi ils deviennent les seuls maîtres de cet argent.

– Combien ?

– Dites-le, mon oncle...

– Quelque chose dans les deux cent mille..

– Ouf... fit Daigneault.

– Mais il serait stupide de croire...

– Je ne crois rien monsieur, je cherche, et laissez-moi faire en me faisant le plaisir de vous taire.

– Bon sang...

– Pardon ?

– Rien dit.

– J’aime mieux ça.

Daigneault invita la jeune fille à continuer.

– Ils vont me tuer maintenant.

– Mais mademoiselle, il faut avoir des preuves avant de dire des choses semblables, fit le

capitaine.

– Je n’ai pas besoin de preuves, je le sens.

– Ça ne suffit pas à la justice.

– Moi, ça me suffit.

Le curé intervint.

– Je crois que...

– Taisez-vous, répliqua Daigneault.

– Pardon ?

– Je m’excuse, mon père, fit Daigneault en se retournant du côté du prêtre.

– De rien.

– Je crois que cette petite est nerveuse et qu’il lui faudrait se reposer, ne croyez-vous pas mon ami ?

– Ouais, fit le capitaine.

– Montez à votre chambre, mon enfant, allez vous reposer.

Agnès regarda le religieux, baissa les yeux et quitta la pièce sans dire un mot.

Michel Dupuis était chez Diane. Il était accompagné de Yvan Pascal, Julius et de sa nouvelle amie, Anne Joly, jeune fille qui portait bien son nom et qui n'avait rien à envier aux charmes de Diane si ce n'était que la figure.

– Tu dois te faire une idée, disait Julius à Diane.

– Toi, laisse-moi tranquille, répondit cette dernière.

– Une vraie enfant.

– J'ai dit que je ne voulais pas y aller.

– Et si moi je vous le demandais ? fit Anne.

– Vous ?

– Mais oui, pourquoi pas ?

– Vous...

– Quoi donc ?

– Vous ne seriez pas jalouse ?

– Mais pourquoi donc ?

– Je ne sais pas.

– Mais non voyons, pas le moins du monde, à notre âge, Michel et moi devons nous attendre à ne pas être le premier amour, pas vrai ?

Elle avait dit ça avec un tel sourire que le visage de Diane s'éclaircit :

– Anne, j'y vais, fit-elle.

– Bravo, firent les autres en chœur.

– Et nous partons, dès ce soir ?

– Dès ce soir, oui.

– Je suis prête quand vous voudrez.

– Nous repassons à huit heures, après le souper.

– C'est parfait.

Le groupe partit à l'exception de Yvan qui regarda Diane avec un sourire :

– T'es chic, tu sais.

– Pas tant que ça.

– C'est peut-être pour ça que je t'aime.

– Yvan...

Elle le regarda comme s'il avait été une apparition et demanda :

- Répète-moi ça...
- Quoi donc ?
- Ta dernière phrase...
- C'est peut-être pour ça que je t'aime.
- Les deux derniers mots ?

Elle s'était approchée de lui :

- Je t'aime....
- C'est vrai, Yvan ?
- Tu en doutais ?
- C'est la première fois que tu me le dis.
- Tiens, c'est pourtant vrai.
- Tu sais...
- Quoi donc ?
- Moi aussi je t'aime.

Et le rideau tomba sur la scène d'amour. Ce ne fut que plus tard que Diane dit :

- Si je me préparais ?

– Oui, en effet...

– Ce ne sera pas long, tu vas voir.

Une demi-heure plus tard, ils attendaient le groupe en prenant un cognac.

Après que tout fut organisé, tout le monde s'embarqua dans la Cadillac de Julius qui avait fini par se laisser convaincre d'y aller lui aussi.

– Puisque vous insistez...

– Bien sûr, on n'a pas d'auto, fit Michel en blaguant.

– T'es trop fin le journaliste, tu vas conduire.

– Moi ?

– Certainement, tu connais le chemin.

– Pour ça oui, mais la Cadillac...

– C'est une voiture comme les autres, tu vas voir, ça ne mord pas.

– Bon, allons-y.

\*

Le même soir, ils étaient en pleine soirée et s'amusaient ferme.

– C'est joli ta maison, Michel.

– Merci, Diane.

– Vous viendrez nous y voir souvent ?  
demanda Anne.

– Bien certain.

– Comment, tu viens demeurer par ici ?  
demanda Julius.

– Oui, fit Michel.

– Tu abandonnes le journal ?

– Pas tout à fait, du moins pas pour tout de suite. Nos projets s'étendent encore jusqu'au mois de septembre.

– Je vois.

Après il est probable que j'ouvrirai une agence de détectives.

– C'est vrai ? fit Diane.

– Bien sûr, j'ai ça dans la tête.

– Dans ce cas, quand tu auras besoin d'aide,

ne te gêne pas.

– Tu peux compter sur moi, fit Michel en riant. Il devait être deux heures du matin quand le groupe décida de se coucher.

– Les chambres sont prêtes, mais il en manque une pour Julius.

– Pas grave, je vais m'étendre ici, sur le divan.

– Tu vas être bien ?

– Certainement je suis assez fatigué, je dormirais sur le plancher.

– Dans ce cas, moi je me couche tout de suite, fit Diane.

Les salutations se firent et bientôt on entendait que les ronflements des hommes dans la maison.

– C'est beau de pouvoir dormir si vite que ça, pensait Diane en regardant le plafond de sa chambre.

Le cri fut très retenu et Diane fut la seule à entendre le son d'un corps qui tombe de haut, dans la neige.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

La belle aventurière regarda par la fenêtre et vit une jeune fille qui avait apparemment sauté dans un banc de neige du deuxième étage de la maison voisine.

Elle s'arma d'un revolver et descendit au rez-de-chaussée où Julius s'éveilla en l'entendant s'accrocher dans un meuble. Il posa, la question :

– Où vas-tu comme ça ?

– Dehors, il semble y avoir quelque chose qui ne va pas.

– Je vais avec toi.

– Tu me rejoindras, tu n'es pas habillé.

– Ce ne sera pas long.

À l'extérieur de la maison, Diane demanda en approchant de la jeune fille :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Amenez-moi avec vous, madame.

– Hé ! un moment ma petite.

– Ils veulent me tuer...

– On vous a poussé en bas du deuxième ?

– Non, j’ai sauté. Ils voulaient entrer dans ma chambre.

– Câlinez-vous,

– J’ai vu tourner la poignée de porte, et j’ai eu peur.

La lumière se fit dans la chambre de la jeune fille et une tête de femme parut par la fenêtre.

– Agnès,, mon Dieu...

– Qui est-ce ? demanda Diane.

– Ma tante.

– C’est d’elle que vous avez peur ?

– Elle et mon oncle, ils en veulent à la fortune dont je suis héritière.

– Ah !

L’oncle et la tante parurent :

– Agnès, tu es bien ? fit l’homme.

– Pourquoi as-tu sauté en bas du deuxième ?

– Pauvre petite, il faudra la faire soigner, fit la tante.

L’homme questionnait toujours Agnès qui

refusait de répondre.

– Tu vas me répondre, Agnès, sinon...

– Bas les pattes, l’ami, ordonna Diane.

– Hein ?

– On ne frappe pas une femme quand je suis là.

Julius arrivait en demandant à Diane :

– Et puis ?

– Je ne sais pas, fit la journaliste.

– Viens-t’en à la maison, fit la tante.

– Non, je ne veux pas, vous allez me tuer.

– Ce que tu peux être stupide...

– Croyez bien, mademoiselle, que ma nièce fait actuellement une dépression et qu’il lui passe ainsi des choses par la tête.

– C’est peut-être mon imagination qui a fait mourir papa et maman ?

– Ils ont eu un accident, fit l’oncle.

– J’aimerais y croire... fit Agnès.

– Mais voyons, Agnès, j’étais avec toi au

village au moment où l'accident est arrivé, tu le sais bien.

– Je sais que vous m'avez laissée seule et que vous êtes allé à l'hôtel prendre de la bière.

– C'est vrai, mais ça ne veut pas dire que...

Diane dit :

– Ne croyez-vous pas que cette enfant serait mieux à l'intérieur pour discuter de tout ça, elle n'est pas très bien habillée.

– Vous avez raison... Non, je ne veux pas.

Diane tapa un clin d'œil à la jeune fille en lui mettant un morceau de papier dans la main. C'était la carte du lieutenant-déetective Yvan Pascal.

– Nous sommes tout près, mademoiselle, fit Diane tout bas.

– Oh ! merci.

Ce fut tout pour ce soir-là et Diane et Julius allèrent se reposer.

Le lendemain matin, l'oncle de Agnès sonnait à la porte de la maison nouvellement achetée par

Michel Dupuis :

– Je voudrais parler au lieutenant-détective Pascal, s’il vous plaît.

– Un moment, fit Anne Joly.

– C’est pour moi ? s’étonna Yvan.

– Oui.

– Personne ne sait que je suis ici...

– La petite fille d’à côté le sait. Je lui ai donné ta carte cette nuit, fit Diane.

– Cette nuit ?

– Je t’expliquerai.

Pascal se présenta au salon :

– Monsieur ?

– Mon nom est Lanthier, je suis le voisin à gauche.

– Hum, hum...

– Vous connaissez ma nièce ?

– Pas du tout, du moins je ne crois pas.

– Dans ce cas pourriez-vous m’expliquer comment il se fait qu’elle soit en possession de

– votre carte ? demanda l’homme.

– C’est...

– C’est moi qui la lui ai donnée, fit Diane en entrant dans la pièce.

– Tiens, bonjour mademoiselle.

– Et qu’est-ce qui vous embarrasse dans tout ça ? fit Pascal.

– C’est que ma nièce croit que sa tante et moi-même avons comploté la mort de ses parents qui est survenue la semaine dernière mais il n’en est rien.

– C’est pourtant ce que votre nièce affirme.

– Mon frère et sa femme sont morts dans un accident d’automobile, tout simplement. Mais ma nièce est bizarre depuis quelque temps...

– Expliquez-vous...

– Ma femme m’a dit que à trois reprises, Agnès s’était imaginé avoir vu des objets dans la maison, des objets que nous n’avons jamais eus.

– Ah !

– Agnès a attaqué ma femme à deux reprises

pour aucune raison. On dirait qu'elle fait des crises.

– Et où est-elle ce matin ?

– Dans sa chambre. Elle s'est enfermée là depuis sa crise de cette nuit, fit monsieur Lanthier.

La porte de la maison s'ouvrit et Michel Dupuis entra en coup de vent.

– Le téléphone vite.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Un scoop pour le journal.

– Tant mieux.

Michel n'avait pas remarqué la présence de l'homme. Il se saisit du téléphone.

– Donnez-moi Montréal, s'il vous plaît.

Il se mit en communication avec le rédacteur en chef et demanda :

– C'est toi, Marcel ?

– Oui, quelque chose ?

– Ouais, la police provinciale vient de

découvrir un double meurtre ici.

– Où es-tu ?

Michel donna l'endroit.

– Comment ça s'est passé ?

– Un homme et sa femme ont été assommés avant que leur auto ne soit jeté dans le lac.

– Intéressant.

– Le pire c'est que la fille du couple assassiné accuse son oncle et sa tante depuis que l'incident est arrivé.

– Wow...

– Elle a dit à Daigneault, le capitaine, que ses parents n'avaient pas été victimes d'un accident mais qu'on les avait tués.

– Ça va faire une belle manchette.

– Je te rappellerai.

– Parfait.

Diane regardait monsieur Lanthier dans les yeux, mais lui ne la voyait pas. Il regardait fixement Michel qui venait de l'apercevoir.

– C'est... c'est vrai ce que vous venez de dire ?

– J'ai pas l'habitude de conter des menteries, non ?

– Excusez-moi, messieurs, dames.

Et il sortit de la maison.

– Qu'est-ce qu'il a ? fit Michel.

Diane regarda Michel en disant :

– L'oncle, c'est lui...

– Hein ?

– Exactement.

– Ça parle au diable.

– Comme ça Daigneault est dans les parages ?

– Oui.

– Je vais le voir, fit Pascal.

– Moi aussi, fit Julius.

– Tu viens, Diane.

– Non, j'ai autre chose à faire.

– Comme tu voudras.

Julius regarda Diane qui lui tapa un clin d'œil

et le colosse comprit qu'il ferait aussi bien de rester près de l'aventurière.

Il déclara :

– À bien y penser j'aime autant rester ici.

– On prend ta voiture quand même ?

– Bien sûr, je n'en ai pas besoin.

– Merci !

Après qu'ils furent partis, Diane dit au colosse en le regardant de travers :

– Tu aurais pu garder la voiture.

– Est-ce que je pouvais deviner, moi ?

– Je te faisais des signes.

– Pas vus.

– Tant pis, nous prendrons un taxi.

– Si on en trouve dans ce bout-ci, on sera chanceux.

– On a qu'à téléphoner.

Ils partaient bientôt et Julius dit :

– Tu vas voir le lieu de l'accident ?

– Justement...

– J’y ai bien pensé, mais la police l’a déjà fait.

– Je sais bien, mais histoire de voir.

– Curiosité féminine.

– Sans doute, sourit Diane.

Ils arrivèrent sur les lieux et la journaliste demanda au chauffeur :

– Vous voulez nous attendre ?

– Certainement.

– Ça ne sera pas long, simplement jeter un coup d’œil.

– C’est là-bas qu’était l’auto des Lanthier.

– Tiens, vous m’aidez, merci bien.

Le chauffeur de taxi expliqua que la voiture avait sans doute capoté en venant du sud.

– Mais c’est illogique, il n’y a aucune courbe... Ils ont bel et bien été assassinés les pauvres.

Julius était un peu plus loin, il dit :

– Diane, regarde, ça peut servir.

- Tiens tiens, un morceau de robe.
- Ça te dit quelque chose ?
- Oui, beaucoup, viens j'ai quelque chose à faire.

Lorsqu'ils arrivèrent à proximité de la maison de Michel, ils virent la Cadillac à la porte, et à la maison voisine, celle des Lanthier, il y avait la voiture de la police provinciale.

- Ils sont devenus curieux.
  - Pour moi, les accusations de la petite Agnès commencent à prendre corps, fit le colosse en soupirant.
  - J'en ai bien peur.
  - On va voir ça ?
  - J'ai quelque chose à faire avant.
  - Quoi donc ?
  - Tu es en forme ?
  - Bien certain.
  - Tu peux me monter au bout de tes bras ?
- Le colosse se mit à rire :

– Bien certain, voyons.

– D'accord...

\*

La police était dans le salon chez les Lanthier et questionnait les parents des victimes.

– Donc le soir du crime vous étiez avec votre nièce ?

– Oui, répondit l'oncle.

– C'est vrai ?

– Il est allé à l'hôtel pendant un bout de temps.

– Je puis le prouver, demandez au garçon au bar.

– C'est ce que nous allons faire.

Le capitaine envoya un homme à l'hôtel.

– Et vous, madame ?

– Moi je suis restée ici.

– Vous pouvez le prouver ?

– Je puis vous raconter le film qui a passé à la télévision de A à Z.

– Bon, vous ferez ça.

Bientôt il était vérifié avec les constables de l'escouade qui avaient eu l'opportunité de voir le film, et la femme ne s'était pas trompé.

– C'est dommage, fit le capitaine.

– Comment ça ?

– J'avais un bon motif dans les mains.

– Écoutez, s'il vous faut un assassin, vous n'êtes pas obligés de vous attaquer spécialement à nous, fit Lanthier.

– Bien sûr, bien sûr.

Julius Monet venait d'entrer et crut bon de dire au capitaine :

– Vous oubliez quelque chose, capitaine.

– Hein ?

– Vous savez que...

– Taisez-vous, je sais ce que je fais, Monet.

– Entendu mais...

– La ferme...

Le colosse ne dit plus rien, puis se tournant vers lui, ce fut le capitaine qui demanda :

– Alors ?

– Alors quoi ? fit Julius.

– Qu'est-ce que j'ai oublié ? cria Daigneault.

– Tiens, ça vous intéresse ?

– Oui.

– Il est possible qu'ils aient payé quelqu'un pour faire le coup.

– J'y avais pensé.

– Ça vaut combien un travail semblable ? fit le colosse.

– Le double meurtre rapporte la somme de deux cent mille environ...

– Justement.

– Personnellement je crois qu'un homme décidé à mettre la main sur une somme semblable paierait bien dans les vingt mille.

– Voilà, vous n'avez qu'à vérifier le compte

de banque.

– Tiens, c'est bien vrai.

–Voilà...

Lanthier commençait à s'énerver.,

– Vous pouvez chercher ailleurs aussi non ?

– Nous commençons par le commencement,

– Vous voulez aller à la banque pour voir s'il manque de l'argent à mon compte ? fit l'homme.

– On ne peut rien vous cacher.

– Il en manque...

– Tiens, tiens...

– Il manque dix mille dollars.

– Intéressant !

Puis le capitaine demanda :

– On peut savoir ce que vous avez fait de ce montant ?

– J'ai, heu...

– Parlez.

– J'ai payé une dette de jeu.

– À qui ?

L'homme était visiblement mal à l'aise de parler ainsi devant sa femme.

– À Oscar Gagnon.

– Où demeure-t-il ?

Bientôt un constable allait chercher monsieur Oscar Gagnon, tandis que l'autre constable revenait de l'hôtel pour déclarer :

– Monsieur Lanthier était bien à l'hôtel au moment du meurtre.

– Je vous remercie, je m'en doutais.

Il y avait Julius Monet qui venait de s'approcher de la petite Agnès. Il lui dit à l'oreille :

– Montez à votre chambre.

– Pardon ?

– Je vous dis de monter à votre chambre.

– Pourquoi ?

– Faites ce que je vous demande, vous verrez.

– Bon, je vais y aller.

Elle s'excusa auprès du groupe :

– Je vais à ma chambre un moment.

Une fois rendu en haut elle poussa la porte de sa chambre et vit Diane qui était là.

– Tiens, bonjour mademoiselle Roy.

– Bonjour Agnès...

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

– Je voulais vous poser quelques questions.

– Pourquoi ne pas l'avoir fait en bas ?

– Parce que je sais qui a tué tes parents.

– Quoi ?

– Seulement il me faut du matériel pour confondre cette personne.

– Si je puis vous aider,

– Tu le peux sûrement.

En bas, le constable était revenu avec monsieur Oscar Gagnon et Daigneault questionnait :

– Donc vous admettez avoir reçu dix mille dollars de monsieur Lanthier.

– C'est exact.

– Pourquoi vous a-t-il remis cette somme ?

Gagnon regarda Lanthier qui lui fit signe de tout dire sans gêne.

– Il me le devait.

– Il vous l'avait emprunté ?

– C'est-à-dire qu'il l'avait perdu.

– Aux cartes.

– Oui.

– Bon, je ne demande pas mieux que de vous croire.

– J'espère bien, mais puis-je savoir pourquoi ces questions me sont posées ? fit l'homme qui ne comprenait pas.

– Certainement, nous avons cru que monsieur Lanthier pouvait avoir payé quelqu'un pour tuer son frère et sa belle-sœur.

– Quoi ?

L'homme se mit à rire jusqu'au moment où le capitaine lui demanda en le regardant dans les

yeux :

– Où étiez-vous le soir du crime ?

– Hein ?

– C'est une question embarrassante, pas vrai ?

– Mais je...

– Allez, répondez...

– Vous ne croyez pas que...

– Je vous demande où vous étiez mercredi soir dernier, laissez faire ce que je crois pour le moment.

– Je... j'étais chez moi.

– Seul ?

– Je suis célibataire.

– Ah ! ah !

– Monsieur je n'ai rien à me reprocher,

– Excepté jouer à l'argent par exemple ?

– C'est pas un crime.

– Tuer quelqu'un c'en est un.

L'homme était blanc et tremblait de tous ses

membres tandis que le capitaine le harassait de questions.

– Il y a une femme qui veut entrer, capitaine.

– Qui est-ce que c'est ?

– Diane Roy.

– Mais laissez-la entrer, voyons.

– Bien, capitaine.

La belle aventurière pénétra dans la pièce suivie d'un homme qu'elle invita à s'asseoir.

Elle avait une petite valise à la main qu'elle déposa par terre près d'elle.

– Bonjour, capitaine.

– Bonjour, puis-je savoir ce que vous venez faire ici ?

– Je viens voir comment va votre enquête.

– Nous sommes sur une piste.

– Ah ?

– Nous croyons que cet homme n'est pas en tranquillité d'esprit concernant cette affaire.

– Tiens, tiens.

– Je n’ai rien fait, je le jure, fit l’homme.

– Je le sais, monsieur.

Tous les regards se fixèrent sur la journaliste qui venait de dire la phrase.

– Qu’est-ce que vous en savez ? fit le capitaine.

– Un moment, s’il vous plaît.

Elle dit quelques mots à l’oreille de Julius qui acquiesça.

– Bon, mon cher capitaine, je vais vous livrer le secret de cette affaire.

– Ah ! oui, fit le capitaine sceptique.

– D’abord, chose que nous ne savions pas, c’est que nous avons une arriérée mentale dans cette affaire, n’est-ce pas madame Lanthier ?

– Ne parlez pas de ma nièce ainsi.

– C’est vrai oui ou non ?

– Bien...

– Est-ce exact que votre nièce a imaginé par trois fois avoir vu des bibelots sur certains

meubles ?

– Oui.

– Dites-nous ce que représentaient ces bibelots.

– La première fois elle est venue me dire qu’il y avait un éléphant sur l’étagère dans sa chambre... je suis allée voir mais il n’y avait rien.

– Voilà, la deuxième fois est-ce qu’il ne s’agissait pas d’un bibelot représentant un cheval ?

– C’est ça, oui.

– Et la troisième fois ?

– Un lapin.

– Vous avez fait soigner votre nièce ?

– Oui, par le médecin que vous avez amené avec vous.

– Capitaine, je vous présente le docteur Leblanc, qui a soigné Agnès pour troubles mentaux.

– Messieurs, dames... fit le médecin.

– Docteur, est-ce que Agnès était vraiment folle ?

– Je le crois.

– Aurait-il fallu avant longtemps l'interner ?

– Je crois que oui, elle...

– Un instant, s'il vous plaît.

Elle regarda monsieur Lanthier :

– Monsieur Lanthier, si votre nièce est internée, vous devenez seul acquisateur de la fortune de votre frère, n'est-ce pas ?

– Oui, fit l'homme.

– Madame Lanthier, quelle robe portiez-vous le soir de l'accident ?

– Mais, heu, ma robe fleurie...

– Allez la chercher, s'il vous plaît.

– Je ne vois pas...

– Faites ce que mademoiselle Roy vous demande, fit le capitaine.

– Bon.

Elle se dirigea vers sa chambre au deuxième,

suivie de près par Julius. Elle revint avec la robe en question :

– C'est dommage qu'elle soit déchirée, n'est-ce pas ? fit Diane.

– Le matériel est un peu faible, je la ferai réparer sans doute.

– Certainement, et avec ça, rien n'y paraîtra... fit Diane en tendant le morceau de matériel à la femme. Je l'ai trouvé dans le bosquet près de l'endroit où la voiture de votre beau-frère est tombée à l'eau.

– Mon Dieu...

– De plus, Agnès n'est pas plus folle que rien, pas plus que vous en tout cas, madame.

– Le médecin vous le dira...

– Vous savez, les apparitions de l'éléphant, du cheval et du lapin, je les ai eues moi aussi.

Le capitaine regarda Diane.

– Seulement j'ai eu ces apparitions en regardant sous le lit de madame Lanthier, et je les ai apportées. Les voici.

La journaliste fouilla dans son sac et en sortit les trois bibelots.

– En ce qui concerne les blancs de mémoire d’Agnès, ils ont été provoqués par le contenu de cette petite bouteille que le docteur se fera un plaisir de faire analyser.

– Pas la peine, c’est un sédatif qui fait tourner la tête et fait perdre la mémoire à la longue.

Madame Lanthier ne disait plus rien..

– Léda, tu as fait ça ? fit Lanthier en regardant sa femme.

– Oui, je te demande pardon.

– Pourquoi l’as-tu fait ?

– Tu jouais ton argent au jeu, je n’avais jamais rien, alors j’ai décidé que j’aurais de l’argent puisque nous héritions tous les deux et non pas toi plus que moi.

– Amenez-la, fit le capitaine.

Agnès vint se jeter dans les bras de Diane,

– Je vous remercie de m’avoir sauvée, mademoiselle Roy.

– Je suis contente de l’avoir fait, tu sais.  
– Je vous récompenserai, vous savez...  
– Je vais te dire comment tu peux me remercier, fit Diane.

– Comment ?

Diane dit à l’oreille d’Agnès :

– Tu vas aller embrasser ton oncle et lui dire que tu vas rester avec lui, toujours et que tu le consoleras.

L’oncle d’Agnès était dans un coin, il regardait par la fenêtre la voiture de police qui s’éloignait, amenant celle qui avait été la compagne de ses jours, celle qui allait être pendue pour le meurtre de son frère.

– Mon oncle...

– Agnès...

– Je ne vous quitterai jamais mon oncle... On va reprendre la vie tous les deux, tout ira bien et nous serons heureux.

– Je te jure Agnès que je ne jouerai jamais plus à l’argent.

Diane dit à Julius :

– Viens, Yvan doit se demander ce que nous faisons.

– Tiens je les avais oubliés eux autres, fit le colosse.

Dans la porte la journaliste allait quitter la maison :

– Mademoiselle Roy... Je ne vous en veux pas, vous savez... c'était de votre devoir, fit Lanthier.

– Merci de l'avoir compris.

À la semaine prochaine.



Cet ouvrage est le 525<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.